

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Le temps irréversible

Jacques Brault

Volume 2, Number 3-4 (9-10), May–August 1960

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/59727ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Brault, J. (1960). Le temps irréversible. *Liberté*, 2(3-4), 166–173.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1960

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

Le temps irréversible

JACQUES BRAULT

Que la poésie soit à sa manière une activité philosophique, on en trouve une preuve dans le fait que tous les poètes, lyriques et tragiques, ont caractérisé la fuite du temps comme un progressif avènement de la mort. Le poète a pour objet de recherche l'être mobile, évanescent, multiforme, l'être qui coule entre les doigts, l'être aquatique du changement. La perpétuelle cessation d'être pose à l'esprit et aux sens le fondamental problème de toute philosophie: celui de l'Un et du Multiple. Ce scandale éclate à nos yeux dans la temporalité dévoreuse de ce que nous sommes. Euripide, dans son *Alceste*, témoigne que la Grèce a frémi de ce paradoxe jusqu'à en crier. Plus près de nous, un poète aux accents innombrables, Victor Hugo, s'interroge avec stupeur sur l'écoulement de l'être:

"N'existons-nous donc plus? Avons-nous eu notre heure?" A qui fait écho Valéry:

"Beau ciel, vrai ciel, regarde-moi qui change!..." Déjà, Pascal avait fixé cette angoisse dans l'une de ses formules définitives: "Notre nature est dans le mouvement; le repos entier est dans la mort."

Ainsi, poètes et philosophes partagent comme un pain quotidien l'angoisse du temps. Et s'il est vrai que tout homme pâtit en sa chair l'effritement de lui-même, qu'il se sent toujours et tout à coup devenir autre et, à la lettre, étranger à lui-même, les valeurs vitales les plus sacrées ne s'abîment-elles pas dans le non-sens? Si l'être immergé dans le temps doit à la fin s'y dissoudre, l'amour n'est donc qu'un sursis, la pâle jouissance de la dernière cigarette du condamné à mort?...

Notre première saisie du temps, confuse et globale, ne laisse pas de nous affronter à nous-mêmes, à ce qu'il y a de plus cher

à nous-mêmes: notre persistance. Une profonde appréhension de notre mobilité temporelle a pour principale vertu de nous dédoubler, en ce sens que savoir que nous changeons implique une certaine stabilité de notre être. Obstacle, le temps peut alors se muer en point d'appui.

Ces quelques considérations nous introduisent au coeur de notre sujet: comment apparaît la temporalité dans la poésie de Grandbois? D'autres ont dit ou diront jusqu'où cette poésie mène les grands thèmes de l'amour, de la mort et du cosmos. Nous examinerons à quelle hauteur et dans quelle perspective la poésie de Grandbois accueille l'angoisse temporelle. Tout dans les oeuvres de Grandbois convie à cet examen: le vocabulaire et les expressions thématiques qui fourmillent de références au temps, les titres mêmes, et enfin les déclarations explicites des images. Notre recherche se situe, au niveau des arcanes de l'oeuvre, de ses mouvements qui échappent à l'intentionnalité, de son système de cycles magiques et de chambres secrètes. Car derrière la rhétorique d'un poète comme Grandbois s'ouvre un immense espace, une terre inconnue où se meuvent les présences les plus chères et dont le langage poétique nous dévoile l'ombre seule.

Une première constatation de Grandbois concerne l'orientation irréversible du temps biologique. L'on sait la hantise de cette poésie pour les "*beaux visages du passé*" qui, en leitmotive obsédants, remontent à la surface du moment, presque en chaque poème, et se viennent proposer à quelque métempsychose salvatrice. Mais ce n'est là qu'illusion. Le poète reconnaît qu'en fait "*les morts de la veille refusent de ressusciter*" et que chaque jour culbuté hors du présent ne chante plus son passage. Les voix d'hier se sont tuées parce qu'elles sont fixées dans l'inaudible. Le temps biologique est un temps subjectif, un temps qui appartient à chacun en propre, et nul n'a pouvoir de le recommencer. Temps par ailleurs d'une telle opacité que même en son déroulement et son explication il échappe à la prise étrangère du souvenir: "*Taisons-nous rien ne peut recommencer*": résolution antiproustienne au silence, aveu d'incommunicabilité. Mensonge, que le souvenir; tromperie, que la mémoire:

O fantômes des prairies mortes

Les souvenirs entre nos doigts

.....

Voici la blessure d'autrefois

Dans le mensonge d'aujourd'hui

Ce qui existait n'est plus, ne sera plus jamais. Lorsque Nicolas Polo revient chez lui après une longue absence, il apprend la mort de sa femme, et quand surgit son fils Marco, que fit-il?

(...)il s'avança vers son fils, posa ses deux mains sur ses épaules, le tint longuement ainsi, immobile, silencieux, cherchant à son tour, avidement, sur ce visage, les traits perdus de la morte...

Perdu... ce terme-clé indique l'irréparable cassure que nous inflige le passé. Plutôt: le passé creuse en nous un vide, une espèce d'exil nostalgique de la permanence.

Mais au sein de cette absence d'altérité, subsiste encore pour Grandbois une possibilité de présence et donc de partage. Et c'est là que le souvenir, par le truchement de la poésie, prend sa revanche sur l'oubli:

*O Vous tous sur ce chemin perdu de mon passé
Je fais appel à vous de toutes mes blessures ouvertes
Et même si vous ne répondiez pas
Tout votre silence se dresserait soudain comme un
grand cri emplissant ma nuit*

A ce niveau, la poésie, par fidélité créatrice, surmonte l'irréversibilité du temps, perce le mur aveugle du passé, et, pour ainsi dire, tient un rôle de pardon. Car il faut bien pardonner à l'être qui nous lâche, puisque nous aussi nous passons, nous aussi nous lâchons prise. Il y a comme une complicité chez Grandbois entre les êtres disparus, qui ont trahi la minute présente où se joue le destin, et son propre glissement vers ce qui ne sera plus jamais. C'est au point d'intersection du présent et du passé que se peut saisir une profonde intuition temporelle de Grandbois. Plutôt que de proclamer l'égalité condition des hommes dans la tourmente qui les emporte, plutôt que de tirer de la disparition de l'être un argument pour lever le petit et rabaisser le grand, plutôt en somme que d'esquisser dans sa poésie les lignes majeure d'une métaphysique compensatrice, Grandbois se tourne face à ses chers disparus de la veille, face à ses frères d'humaine transhumance, et prend en charge le passé des autres dans un immense appel à la solidarité où le poème trouve les accents d'une haute vocation:

*Nous tous les hommes seuls ou entourés
Nous tous amis ou ennemis*

*Nous tous avec la faim ou la soif ou gorgées de trésors
 ridicules
 Nous tous avec des coeurs nus comme des chambres vides
 Dans un même élan fraternel
 Parmi ce jour coulant entre les colonnes des nuits
 comme un fleuve clair
 Nous lèverons nos bras au-dessus de nos têtes
 Nous gonflerons nos poitrines avec des cris durs
 Et nous tournerons nos bras et nos cris et nos poitrines
 vers les points cardinaux
 Parmi tous et toutes ou seul avec soi-même
 Nous lèverons nos bras dans des appels durs comme les
 astres
 Cherchant en vain au bout de nos doigts crispés
 Ce mortel instant d'une fuyante éternité*

Bien sûr, il ne suffit pas de s'accompagner dans la protestation pour que remontent du fond des âges les valeurs abolies. Non, il n'y a pas de renaissance temporelle. Mais si le temps ne se peut racheter, il peut être par contre une occasion de rachat, une occasion de recouvrance, en un mot: une espérance. S'acquitter de son passé n'est pas refuser le temps lui-même, mais certains aspects de son contenu: le mal et la mort. Voilà pourquoi la poésie de Grandbois, si préoccupée soit-elle de crier l'angoisse des millénaires réduits en "poussières d'argile mêlées d'os et d'eaux et d'oubli", ne piétine pas dans la révolte stérile. Au contraire, le poète pousse encore plus avant son odyssée temporelle. Il ne se contente pas de prendre à bras le corps la fuite de l'être et de la pétrir en quelque forme rêveuse d'éternité. Grandbois sait qu'une authentique participation au temps commande d'assumer l'actuel, de tailler le "diamant de l'instant".

Bientôt, ce diamant au creux de la paume se liquéfie, épouse le cours des lignes de la main et, fleuves ou rivières, coule. L'instant qui paraissait homogène se départage et s'éparpille, l'instant s'use et meurt. De cette agonie du présent, la poésie de Grandbois fait sa plus béante blessure. C'est d'abord la vieillesse qui emménage en lui et, dans les moindres recoins de son être, bouge comme un mal mystérieux:

*Cependant je savais
 Ton regard inconnaissable
 Je savais la fuite
 De ta tempe penchée
 Et ce froid visiteur*

Lente ou rapide, la durée de l'instant n'a pas d'épaisseur, elle est chose lisse et subtile comme une aiguille qui creuse, nous rend spongieux, affamés d'être. Nos visages successifs tombent et nous n'avons plus d'âge. A propos de la vieillesse qui nous mesure chichement la durée, Grandbois a trouvé une image foudroyante; quand il écrit que "*le temps glisse à reculons*", il évoque tout le tragique de notre quotidienne précipitation hors de la vie. Nous vieillissons, c'est-à-dire, selon l'expression coutumière, nous "avançons en âge", nous avons la sensation d'une poussée dans le dos qui nous oblige au "long voyage insolite à travers l'incantation du temps". Le temps alors ne vient plus à nous comme en notre jeunesse, il ne passe plus en nous avec la chanson d'une promesse, maintenant c'est nous qui avançons vers lui, qui tentons de le rattraper en sa fuite. Le temps de la vieillesse glisse à reculons et se joue de notre usure.

Lorsque Grandbois constate: "*Je possédais soudain des mains de cent ans*", c'est au pied de la lettre qu'il faut prendre cette expression. Nous nous trouvons ici profondément plantés dans le terreau de la vérité poétique. Posséder des mains de cent ans signifie que le temps n'est donné qu'à la conscience qui l'éprouve et le mesure à sa taille. Mieux: c'est notre conscience qui construit notre temps psychologique, qui secrète notre durée présente et déroule l'étendue de notre passé. Car le temps n'existerait pas s'il ne s'écoulait pas dans un autre milieu que le temps.

Face à la conscience, le temps se présente comme une puissance médiatrice. Aux grands moments de l'existence, le temps intercède en notre faveur et requiert pour nous une espèce d'absolution. Ce phénomène se manifeste chez Grandbois sous la double figure de l'extase et du sursis.

L'extase est une plénitude temporelle, une échappée hors des contingences, une giclure vers quelque éternel là-haut. L'extase est la fleur du présent. Grandbois le dit sans équivoque:

Mais il y eut parfois entre nous certains regards qui franchissaient d'un bond les parois du coeur, et une sorte d'entente pleine de douceur et de mystérieuses complicités, et cette grande paix confiante qui nous unissait soudain, pour des instants, pour des instants seulement, comme si nous étions éternels, et seuls, et glorieux, et alors le reste du monde n'existait plus.

A certains qui n'ont pas connu l'extase, est accordé le sursis: un instant de quiète lucidité, une droiture parfaite, avant de basculer dans la mort:

Anahatoha agonisait. Il vomissait son sang à grands coups. Il ne souffrait pas. Une étrange douceur l'habitait. Il avait fermé ses yeux blessés par l'éclat des flammes, et sous ses paupières closes, des images lumineuses se succédèrent, qui le berçaient comme une houle. Et il voyait passer et repasser d'immenses prairies vertes, des lacs pareils à des disques d'argent, des rivières bleues bordées de roseaux d'or, et très loin là-bas, à l'horizon, la ligne sombre d'un bois partageant le ciel et la plaine de neige...

Le sursis pratique une véritable assumption du passé dans le présent. Notre passé, dès lors, est vraiment nôtre, il émerge comme une présence et nous porte au-delà de l'attente et de l'ennui. C'est une dernière grâce, c'est l'ultime prise en charge de notre existence. Après quoi nous franchirons le seuil redoutable d'un pas moins vacillant, et pour cause: nous portons déjà notre deuil comme une bannière d'espérance.

Un troisième aspect de la temporalité chez Grandbois concerne les lendemains. Le futur se dévoile à peine, d'abord, il se lève avec des mains secrètes. Enigme autant que promesse, demain engendre un espoir torturant. Ce qui va venir n'a pas encore de nom, n'est pas apprivoisé, cela est l'intrusion d'un temps étranger dans le mien propre. L'inconnu, l'innommable, le pressenti me plonge dans la longue sieste de l'attente, et soudain je m'éveille au passage de cette chose qui m'effleure, ombre déjà, et fantôme. L'heure présente est à chaque fois l'heure de demain. La première réaction, brutale, commande, au réveil, de nier le temps, de néantiser le futur, de pétrifier en son vol l'oiseau de l'instant. Mais à quoi bon? il est encore trop tard:

*Je sais qu'il est trop tard
Déjà la colline engloutit le jour
Déjà je marque l'heure de mon fantôme...*

L'avenir, pour Grandbois, se nourrit aux sources emmêlées du possible et de la certitude. Par un curieux retour du passé dans le futur, le poète se donne le spectacle de mille et un possibles: au nom d'un amour de jadis, au nom des choses qui possédaient couleur et voix, au nom des espoirs réalisés, ne peut-on se porter garant de son avenir? Eh! non, car cette station à la pointe des plus anciennes folies constitue en fait une régression vers l'élémentaire flasque d'avant la naissance. Au moment qu'il s'instaure, l'être futur s'évanouit. Tout possible est une vision douteuse et à

chaque minute dissipée par le souffle de plus en plus chaud de la mort. Le possible à la fin s'annule derrière la certitude qu'un jour nous mourrons.

La certitude nous emprisonne et empêche toute évasion dans l'avenir. Faut-il pour autant se résoudre à l'inexorable? Grandbois se rebiffe contre sa condition de prisonnier. Dans un admirable poème, il évoque son refus de la temporalité niveleuse:

*Ma mort je la repousse jusqu'à demain
Je la repousse et je la refuse et je la nie
Dans la plus haute clameur
Avec les grands gestes inutiles
De l'écroulement de mon monde*

Pourquoi ce refus? Parce que malgré tout la certitude n'étouffe pas le possible, pour peu que notre combat avec l'ange de demain se livre à hauteur d'homme, pour peu que nous capturons la mort par une connaissance qui la définit, la circonscrive, qui lui assigne, en un geste d'ambitieuse liberté, l'heure et le lieu de son ravage:

*Je vaincrai demain
La nuit et la pluie
Car la mort
N'est qu'une toute petite chose glacée
Qui n'a aucune sorte d'importance
Je lui tendrai demain
Mais demain seulement
Demain
Mes mains pleines
D'une extraordinaire douceur*

Par un jeu de va-et-vient du possible à la certitude, le poète se réserve un délai, se ménage l'avenir. Consentir à l'inévitable, sous des apparences de fatalisme, ressortit à une libération du futur. Le temps cesse sa tromperie, n'apparaît plus comme une éternité mortelle. Ainsi se revalorise l'instant, né du croisement de l'éternel et du temporel.

La méditation de Grandbois sur le temps débouche en fin de compte sur l'horizon de l'éternité. C'est ce qu'affirme dans son délire la finale du Poème Noces:

*Nous plongeons à la mort du monde
Nous plongeons à la naissance du monde*

Mais l'éternité n'entretient-elle avec le temps qu'un rapport horizontal? N'est-elle qu'une durée sans fin? qu'une relation abstraite à l'immuable? qu'un point sempiternel dans l'espace? Pour Grandbois, l'éternité ne vient pas *après* le temps, non, l'éternité est autre, c'est "une époque inconnue", c'est "l'au-delà des régions dévorées par le temps". Le temps et l'éternité, hétérogènes, ne se réconcilient, ne se composent qu'au sein d'une transcendance:

*Et s'élève soudain
Dans le pur azur
Muet comme l'éternité
Le Chant des Absolus*

La poésie de Grandbois ne s'acquitte du temps que pour mieux se délester de sa pesanteur, que pour mieux pratiquer une évacuation de la nécessité. Une pareille entreprise échappe au leurre en ce qu'elle n'ignore pas que le temps nous est une intemporalité immanente, que ce même instant où se jouent la peine et la joie des hommes marque aussi le passage de l'éternel dans le temporel et que toute espérance se fonde sur une appréhension créatrice de l'aujourd'hui.

L'éternité selon Grandbois n'est pas une échappatoire; rassembleuse de nos âges successifs, elle annonce "la grande délivrance du Jour".

Jacques BRAULT